

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Le clapotis

Claude Pujade-Renaud

Numéro 14, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Pujade-Renaud, C. (1988). Le clapotis. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 54–57.

## Le clapotis

---

Claude Pujade-Renaud

Elle nage en surface, devine sous elle un banc de poissons, plonge. Elle aime cet instant où son corps bascule et pénètre la densité de l'eau. Les poissons ont disparu, elle a dû piquer trop vivement. Il faudrait savoir se fondre. Elle ressort, réajuste son masque. Elle recommence. Sous l'eau, il lui vient un autre corps, délivré. Il est dommage qu'il soit si vite happé vers le haut par la ventouse lumineuse du soleil. Elle voudrait savoir descendre plus bas et rester longtemps. Cette année, pour la première fois, elle a osé s'offrir un tuba et un masque. Son mari s'est moqué d'elle, à son âge... Elle n'a pas répondu. Elle ne lui dira pas que ses seuls moments de vacances sont ceux passés à l'intérieur de la mer. Brefs, mais source d'un bonheur intense.

Elle revient vers la chaleur déjà écrasante de la plage et s'aperçoit que son oreille droite s'est bouchée. Une drôle de sensation, à la fois agaçante et agréable. Elle essaie d'incliner la tête et de secouer, l'eau résiste. Elle renonce, remonte lentement vers leur studio de location, tout en restant branchée sur cette résonance aquatique au fond de l'oreille. Chacun son walkman, se dit-elle. Lorsqu'elle était enfant, son père lui faisait entendre la mer dans un grand coquillage. Elle croyait pour de bon qu'une vague s'était lovée dedans et clapotait en sourdine. Là, c'est presque pareil, elle écoute cette conque marine qu'est devenue son oreille coquillage. Par moments, elle a l'impression que le crépitement des cigales s'est engouffré dans son conduit auditif et va le faire éclater. Puis revient le clapotis assoupi.

— Je te parle, tu es sourde?

Ils finissent de déjeuner. Les mots lui parviennent très amortis. Elle se sent sourire niatement.

— Non, non, pas du tout. Je t'écoute.

Elle écoute du fond de l'eau. Elle a envie de descendre davantage en profondeur, demain il faut qu'elle y parvienne. Ce serait bien de garder en

soi jusqu'au prochain bain ce ressac paisible. En bas, elle espère trouver le silence, mais un silence plein. Ses mots à lui sont vides, elle le devine rien qu'à regarder sa bouche, il est inutile de faire un effort pour les percevoir.

L'après-midi elle fait une longue sieste, des courses, de la cuisine. L'eau habite toujours le creux de l'oreille, présence déjà familière. Un écran opaque à tout ce qui arrive de l'extérieur. Elle est contente d'avoir réussi à conserver en dedans ce menu fragment de mer. À l'approche de la nuit il bat encore, très doux.

Ils ont dîné. Il va falloir faire l'amour. Il est dommage, s'avoue-t-elle, que ce soit l'oreille et non le sexe qui soit obstruée par le clapotis marin. Son mari pèse sur elle avec application. La sueur suinte des peaux. Les battements se succèdent avec une lourdeur répétitive. Son torse à lui s'effondre, enfin. Elle tourne la tête, très vite, pour esquiver son visage. Un filet d'eau tiède s'écoule de l'oreille. Les bruits pénètrent, durs, agressifs. Elle entend son mari renifler. Elle pense brusquement, sans comprendre pourquoi, à l'écoulement de la défloration. Elle a envie de pleurer. Pour ne pas céder aux larmes, elle ironise: cela fait beaucoup d'écoulements. Il s'est retourné, déjà il ronfle. Elle aurait mieux fait de rester bouchée.

Le jour, cru. Elle se hâte de retourner à la plage et de plonger mais ses oreilles demeurent dégagées. Pourtant elle a réussi à descendre un peu plus vers le fond. Elle remonte, fait à manger. Déjeuner silencieux. Elle va s'allonger, seule, pour la sieste. L'été attise l'enfer des couples. Moins l'été que les vacances, reconnaît-elle. Rien à faire, rien à se dire, la stagnation mortelle du face à face et la déliquescence bovine des heures chaudes. Elle a l'impression que les cigales causent à leur place, inlassables. L'hiver, ils ne se retrouvent que tard le soir pour un dîner rapide et une bouffée de télévision somnifère. Autant dire qu'ils ne se retrouvent pas. Durant les vacances, il faut affronter la présence poisseuse de l'autre et la lenteur pesante des trois repas. Au petit déjeuner il traîne, elle attend pour débarrasser et filer à la plage, il se ressert encore du café, tourne indéfiniment la cuiller dans son bol, étire et meuble le temps. Elle le tuerait. Elle râle parfois à cause de ces repas répétitifs à préparer mais, en sourdine, elle apprécie d'être astreinte à des prévisions et des gestes précis. Sans eux, pressent-elle, elle se décomposerait. La vacuité des vacances révèle le vide de leur couple. Une horreur moite qui perle sur la peau. Elle s'extirpe de sa rumination, prend une douche froide. Elle ne parvient pas à s'éponger, la sueur revient aussitôt. L'horreur ne saurait cesser de sourdre. Il boit une bière dans la cuisine, il annonce qu'il va jouer aux boules chez les voisins.

Elle est soulagée, la sueur sèche. Il est sorti. Elle ramasse quelques affaires dans un grand sac et s'en va.

Il y a un car à 18 h 30. Il devrait lui permettre de prendre un train de nuit. Elle marche, elle a laissé son sac à la consigne de la gare routière. Elle ne souffre plus de la chaleur. La pesanteur est restée dans ce studio de location. Ils avaient beaucoup économisé en vue de cette location, tout au long de l'année. On vit selon les normes. On ne vit pas. Elle s'achète une glace et croque le cornet, comme lorsqu'elle était gosse. Par bancs de poissons, les gens glissent autour d'elle. Elle les traverse et se fond. Parfois elle attrape un visage, un regard, elle les savoure. Elle s'assoit à une terrasse de café, commande un pastis. Le garçon le lui apporte avec des olives vertes, elle lui sourit. Il a l'air de savoir qu'elle commence à se sentir bien. Elle a l'impression d'apprendre l'usage du temps. De son corps, bientôt. Comme dans l'eau. Elle demande un autre pastis. Le garçon lui sourit.

Elle n'a pas pris le car de 18 h 30. Elle ne sait pas au juste pourquoi. Elle ne peut pas dire qu'elle l'ait raté, elle était très consciente de l'heure. Elle ne veut pas non plus accuser le second pastis, elle encaisse fort bien l'alcool. Le car est parti, le sac est toujours à la consigne. Elle marche. Les gens sont déjà plus clairsemés, les visages moins vivants, avachis par une chaleur blette. Elle marche, vers la plage.

C'est aussi la direction du studio. L'horreur perle à nouveau. Des nuages bas. Elle descend vers l'eau. La nuit aussi. Son épaisseur rejoint celle de la mer. Un gros édreon noirâtre où s'enfoncer. Peut-être se glisser dessous? Le sable est encore tiède, il invite au sommeil. Plus loin, elle voit les lumières de la petite ville crépiter. Elles lui font penser au crissement des cigales. Pourtant le silence s'est imposé. En elle, surtout. Elle se déshabille. La surface de l'eau lui paraît épaisse, du mercure. Il la porte en douceur. L'eau est plus moelleuse que dans la journée et se fait séductrice.

Il lui faut la pénétrer, descendre vers la plénitude du silence et la légèreté de la dissolution. Elle plonge, happée par l'obscurité mouvante comme elle l'était hier par la luminosité de la surface. Elle ressort, malgré elle. C'est plus difficile qu'elle ne le pensait. Elle replonge, encore plus bas. Elle n'y parvient pas. Il faut, pourtant. Une ultime tentative. Si, enfin, l'eau rentre dans l'oreille droite. Reprendre souffle, un dernier piqué et cette fois la gauche s'emplit. À présent, elle peut retourner vers le sable, s'y enfouir pour se sécher. Elle écoute longuement la conque

sonore. Plus tard, elle fait tomber le sable de sa peau, remet ses vêtements et reprend sa marche vers le studio. La quasi surdité lui donne un léger vertige, pas déplaisant.   moins qu'il ne provienne des plongées répétées? La mer est en elle, autour d'elle. Une amorce de fraîcheur allège ses pas.

Le studio est de plain-pied. Elle entre par la fenêtre. Sa tête résonne toujours de rumeurs aquatiques, elle se sent protégée. Son mari dort, la bouche ouverte, avec cette respiration caractéristique du ronflement. Elle ne l'entend pas. Elle espère que le clapotis qui palpite dans ses deux oreilles lui permettra de mieux supporter. Pourvu qu'il persiste. Elle s'allonge. Demain, elle ira chercher son sac à la consigne.

Claude Pujade-Renaud: professeure à l'Université Vincennes   Saint-Denis; rédactrice en chef de la revue *Nouvelles Nouvelles* crée en 1985. Elle a publié un recueil de nouvelles, *Les Enfants des autres* (Actes Sud, 1985), et des nouvelles dans les revues *Brèves*, *Europe*, *Gai Pied*, *Hebdo* et *Roman*. Elle est aussi l'auteure de deux essais: *Expression corporelle, langage du silence* aux  ditions E.S.F. (6  ditions) et *L' cole dans la littérature* chez le même  diteur.

**XYZ**  
**Musée de la civilisation**



**Contes et récits  
d'aujourd'hui**

**André Carpentier**  
**Pierre Chatillon**  
**Anne Dandurand**  
**Claire D **  
**Daniel Gagnon**  
**Chantal Gamache**  
**Pierre Karch**  
**Hélène Rioux**  
**Esther Rochon**  
**Daniel Sernine**

---

**XYZ  diteur, C.P. 608, succ. N, Montréal, H2X 3M6**